

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest



La visite chez Mélina (monologue en un acte)

Suzanne Kennelly

Volume 26, numéro 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kennelly, S. (2014). La visite chez Mélina (monologue en un acte). *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 26(1-2), 17–31. <https://doi.org/10.7202/1029450ar>

La visite chez Mélina (monologue en un acte)*

Suzanne KENNELLY

Personnage: Mélina Roy, mère de Gabrielle Roy, 66 ans

L'action se situe en 1933, à Saint-Boniface, dans la résidence familiale.

(On entend la sonnette de la porte d'entrée. Elle descend l'escalier rapidement et se dirige vers la porte. Elle porte une robe d'été à manches courtes recouverte d'un tablier. Elle transporte une valise.)

Ah! bien doux Jésus! J'en r'viens pas! Êtes-vous ici pour voir ma fille? Je suis bien sûre que Gabrielle m'avait pas dit qu'elle attendait du monde aujourd'hui! Mais elle est tellement occupée... des fois, on dirait une poule sans tête! Elle rentre puis elle sort! Puis elle rentre pis elle sort. Une vraie girouette, que j'vous dis. Elle va être bien déçue de vous avoir manqués! Surtout qu'on part demain dans ma famille à la Montagne Pembina. *(En montrant la valise)* C'est pour ça que j'ai ça dans les mains. Je veux être sûre d'être prête de bonne heure. On en a pour la journée à voyager. J'aime assez ça partir en voyage. C'est comme si je rajeunissais un peu. J'aime ça voir d'autre monde!

(S'adressant à une spectatrice) Tu dois bien être une p'tite Labossière, toi... tu ressembles à ta mère comme deux gouttes d'eau... *(Réalisant son erreur)* Ah! non? Ah! bien, j'aurais juré! *(Regard perplexe)* J'pensais bien que j'connaissais pas mal tout le monde à Saint-Boniface, vu qu'on est ici depuis quasiment 40 ans, mais j'vous regarde puis vraiment, j'en reconnais pas beaucoup. Que voulez-vous! Ici, c'est comme de l'autre côté de

* La Maison Gabrielle-Roy, la maison natale de Gabrielle Roy transformée en un musée consacré à l'œuvre de la grande écrivaine canadienne, permet gracieusement la publication de cette pièce de théâtre qui a été commandée à l'auteure en 2011.

la rivière. Ça change. Puis y'a bien des étrangers qui viennent s'installer chez nous. Monsieur le curé l'a dit. Il faut faire preuve d'un esprit chrétien. Je l'sais pas pour les autres, mais en tout cas moi, j'essaye.

Mais là je parle, puis je parle, puis j'oublie les bonnes manières! Entrez donc! Si on est chanceux, «la Petite Misère» va peut-être se montrer le bout de la fraise! (*Constate que certains ne comprennent pas*) «La P'tite Misère»... c'est comme ça que son père appelait Gabrielle... Ah! mon pauvre Léon. Dieu ait son âme! (*Se signe de la croix*)

Pourquoi il l'appelait comme ça, «la Petite Misère»? Je l'ai jamais vraiment su. Peut-être qu'il était découragé d'avoir une autre bouche à nourrir. Ou peut-être qu'il pensait qu'elle vivrait pas assez vieille pour lui reprocher de l'appeler comme ça. Ça se comprend, vous savez. Gabrielle était bien frêle de santé quand elle était petite. Vers 8, 9 ans, elle a commencé à attraper tout ce qui passait: le mal d'oreille, le rhume de poitrine, la rougeole, le mal de gorge, la toux à s'arracher le poumon puis même la jaunisse. Là, c'était tellement grave qu'il a fallu l'amener à l'hôpital. Elle était tellement fragile qu'elle passait son temps dans le bureau de son père, toute repliée comme un petit animal ou bien étendue dans le salon. Quand il faisait beau, on la couchait dans le hamac que Léon avait installé dehors, entre les colonnes de la galerie. Ça lui faisait une belle petite brise puis ça la désennuyait, j'crois bien.

Mon pauvre Léon! Ça fait 4 ans qu'il nous a quittés. C'est pas facile depuis ce temps-là. J'tire le diable par la queue. Mais, que voulez-vous, ces temps-ci, c'est dur pour tout le monde avec la Dépression.

Mais je fais mon possible pour prendre soin de tout le monde. C'est ça qu'on doit faire quand on a une famille.

(*Mélina se déplace vers la salle à manger*) Même si Gabrielle a l'air des fois de penser qu'elle est une enfant unique, elle est arrivée la 11^e.

J'ai une belle photo dans la salle à manger. Venez, je vais vous la montrer.

(Elle prend la photo dans ses mains) Regardez. Dans la rangée d'en haut, c'est Bernadette, puis Clémence, Adèle, Anna puis Rodolphe. Dans l'autre rangée, il y a mon Léon, Germain, moi puis Gabrielle. On a fait prendre ça par un vrai photographe en 1912. Il manque Joseph, mon plus vieux. Joseph, c'est celui qui est né à Saint-Alphonse, pas loin de Saint-Léon, dans le sud-ouest de la province. Après que Joseph est arrivé, on a déménagé à Mariapolis, puis c'est là que j'ai perdu un garçon, à 3 mois. On vivait déjà ici à Saint-Boniface quand Agnès, ma deuxième fille, est morte de la méningite à 14 ans. C'était la préférée de son père. Elle le lâchait pas d'un pouce quand il arrivait du travail. Je pense qu'il s'en est jamais remis. Il l'a fait enterrer juste à côté, aux pieds de la Cathédrale. J'ai perdu aussi Marie-Agnès... un accident bête... elle jouait dans la cour pis elle avait tellement insisté pour porter sa belle petite robe rouge que j'ai lui avais cousue pour les Fêtes... je voulais pas mais elle insistait tellement que je l'ai laissée faire à sa tête... pis j'aurais pas dû, j'aurais donc pas dû. Marie-Agnès était bien turbulente. Imaginez-vous donc qu'elle a trouvé le moyen d'allumer un petit feu dans la cour. Mais sa robe était toute amidonnée, pour pas qu'elle ait des plis. J'avais pas que mes enfants aient l'air malpropre. Tout ça pour dire que la robe a pris en feu. Pauvre enfant.

(Elle caresse tendrement la photo qu'elle replace sur le vaisselier)

Léon, il était pas à la maison quand c'est arrivé. Dans ce temps-là, il était le représentant du gouvernement auprès des colons. C'est lui qui les accueillait à la descente du train, qui leur montrait comment débrouiller avec la paperasserie du gouvernement. Il les renseignait sur toutes sortes de choses. Il leur trouvait un logement ici en ville, en attendant de pouvoir les envoyer sur leur *homestead*. Il allait même les reconduire jusqu'à leur canton, imaginez. Puis c'était pas à côté! Il allait jusqu'en Saskatchewan puis même en Alberta – puis c'est sans compter les États... le Minnesota puis le Michigan. Ce qui fait qu'il était pas là quand on a perdu notre petite Marie-Agnès. Je lui ai bien envoyé un télégramme. Mais, comme il était à l'autre bout du monde, le «maususs» de télégramme est jamais arrivé. Léon est revenu à la maison une couple de mois plus tard, puis c'est là qu'il a appris la nouvelle.

Alors des enfants, j'en ai porté 11... mais il m'en a resté rien que 8. Que voulez-vous qu'on fasse? C'est le Bon Dieu qui a décidé qu'on ne les garderait pas tous, nos enfants. J'suis bien certaine qu'il avait besoin de quelques anges de plus au ciel, puis c'est chez nous qu'il est venu les chercher.

Les enfants sont quasiment tous partis faire leur vie maintenant. En plus de Gabrielle, qui en vaut 4 à elle toute seule mais qui est juste là quand ça fait son affaire, j'ai Clémence encore à la maison. Clémence, c'est mon p'tit oiseau qui pourra jamais partir du nid. Elle est fragile elle aussi, mais pas comme Gabrielle. C'est comme si des fois, elle a toute la misère du monde dans le fond des yeux. Puis, d'autres jours, elle chante en se faisant des colliers de fleurs qu'elle ramasse dans le champ d'à-côté. Pis on dirait que le malheur existe pas dans ce temps-là. Quand elles étaient plus jeunes, Gabrielle puis Clémence pouvaient passer des heures couchées dans le gazon à regarder les nuages puis les oiseaux dans le ciel. Elles disaient pas un mot. Elles étaient juste contentes de se remplir les yeux des belles choses que le Bon Dieu a mis sur la terre pour nous autres. En plus de mes filles, je prends des pensionnaires de temps en temps. J'fais bien attention parce que je veux pas avoir des gens louches dans ma maison. Mais comme les finances sont serrées, ça aide à boucler les fins de mois. Ah! puis bien sûr, je prends aussi souvent des travaux de couture. Quand les voisines veulent quelque chose de bien fait, elles viennent me voir puis elles partent d'ici toujours contentes du résultat.

J'veux pas avoir l'air de me plaindre, mais des fois je m'inquiète parce que je sais pas combien de temps j'vais être capable de garder ma maison. S'il fallait que je la perde, Doux Jésus...

J'ai tellement de souvenirs dans chaque recoin. J'en ai versé des larmes dans ma cuisine, mais j'ai ri plus souvent qu'à mon tour, surtout quand Gabrielle était bébé. Elle avait le don de nous faire sourire celle-là, avec ses grands yeux puis son p'tit air malcommode.

À Noël surtout, on passait beaucoup de temps dans le salon. Ma belle Anna jouait du piano, pendant que Léon chantait des cantiques. Il avait tellement une belle voix. Puis on se remplissait la panse bien comme il faut, avec les gâteries que j'avais préparées juste pour les Fêtes. Si mes vieux murs

pouvaient parler, ils en auraient des vertes puis des pas mûres à vous raconter. (*Elle rit*)

(*Va à la fenêtre pour vérifier si Gabrielle est sur le chemin du retour*) J'espère bien que ma Gabrielle est pas allée à une affaire de théâtre avec le Cercle Molière parce que là, vous seriez venus ici pour pas grand-chose. Quand elle fait du théâtre, ma foi, j'pense qu'elle perd un peu de ses esprits. Il y a rien que ça qui compte.

Elle aime assez ça! Pis en plus, elle est bonne! Vous devriez la voir déclamer devant des salles pleines de monde. Pis des affaires difficiles! Du Shakespeare (*Elle bafouille*) excusez mon anglais! Pis du Molière, pis des affaires comme ça. Des fois c'est triste, des fois c'est drôle. J'veux pas me vanter, mais il y a eu des articles sur elle dans le journal *La Liberté*. Je pense que ma fille, elle retient de moi pour ces affaires-là. Je suis tellement fière d'elle, mais là, j'vais m'arrêter parce que si je continue, ça va être de la vantardise, puis ça c'est un péché, puis j'vais devoir aller me confesser, puis j'ai pas le temps aujourd'hui!

(*Elle regarde fièrement autour d'elle*)

On est bien chanceux d'avoir de la place pour recevoir. J'étais pas mal fière quand Léon m'a dit qu'il allait me construire une maison rue Deschambault. C'est lui qui a préparé les plans. Il a choisi tous les matériaux. Mais c'est mon frère Zénon qui a fait le travail. On a emménagé au mois d'août 1905. Il faisait assez chaud que j'pensais bien mourir cette journée-là. Mais j'me sentais comme une riche héritière: l'eau courante, l'électricité, une salle de bains puis des murs de plâtre. C'était moderne pas pour rire. C'est bien certain que j'aurais aimé mieux avoir une maison qui ressemblait pas à celle des voisins comme deux gouttes d'eau, mais Léon la trouvait bien belle la maison des voisins. Alors il l'a copiée.

Je pense que c'est la galerie que j'aime le plus. J'peux m'asseoir dans ma chaise berçante puis regarder le monde passer sur les trottoirs, surtout l'été quand on s'endure plus parce qu'il fait trop chaud. Je m'installe là, après la vaisselle puis avant les Vêpres, et je prends le temps de penser à ce que j'ai fait dans ma vie.

Moi, je suis une Landry. (*En montrant le cadre sur le mur*) Ça, c'est mon père Élie. Ma mère, c'était une Jeansonne. On vient des Laurentides au Québec, dans le coin de Saint-Alphonse-de-Rodriguez. On est partis de là en 1881 pour venir s'installer au Manitoba. Mon père était déjà plus une jeunesse... il avait 46 ans. Il voulait arrêter de mener une vie de chien puis de tirer le diable par la queue du matin jusqu'au soir. Il voulait nous laisser quelque chose en héritage dont il serait fier... pas juste de la rocaille pis de la misère.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Un dimanche, pendant la grande messe, on a eu la visite de deux prêtres du Manitoba qui venaient dire aux colons québécois de (*sur un ton de sermon*) pas aller essayer de se refaire une vie aux États-Unis. Ça donnerait rien de bon aux Canadiens français... on allait tous crever là-bas, pis ça en serait fini de nous autres puis de notre race. Ils nous disaient qu'on devrait plutôt aller au Canada, dans l'Ouest. Puis là, ils nous décrivaient le Manitoba. Ils nous disaient que c'était plat, avec pas un arbre dans le chemin, un été qui finissait plus, puis de l'eau, puis de l'espace en masse. Imaginez comment c'était attirant ça, comparé à ce qu'on avait chez nous. Mon père, il savait pas lire ni écrire, mais il était bon pour convaincre. Il a réussi à faire changer ma mère d'idée, elle qui voulait rien savoir au début, mais qui a finalement laissé sa famille puis tout ce qu'elle avait derrière elle pour se lancer dans cette misérable aventure avec lui.

Puis laissez-moi vous dire que c'était pas facile. Moi, par exemple, j'étais tellement excitée. J'avais 14 ans. C'est sûr que ça me faisait de la peine de pas pouvoir continuer l'école. J'étais pas mal bonne. Mais de penser que j'allais faire un grand voyage comme ça, ça me faisait tourner la tête. Le jour du grand départ, Maman en a braillé un coup quand il a fallu faire nos adieux. Elle pensait qu'elle reviendrait jamais à Saint-Alphonse. Elle était même pas sûre d'arriver en vie au Manitoba. Mais elle a fait son devoir, puis elle a paqueté ses quelques affaires, son mari et les 7 enfants pour s'embarquer dans une nouvelle vie dont elle avait pas envie du tout.

On n'était pas les seuls à se lancer dans une folie pareille. Il y avait d'autres familles qui ont décidé de partir en même temps que nous autres. Pas plus fins, faut croire!

Une fois arrivés à Montréal, on a pris le train vers l'Ouest. Moi, je pensais qu'on arriverait dans 2-3 jours puis qu'on débarquerait du train une fois rendu. Mais c'était loin d'être aussi facile. Il fallait faire ça par étapes, parce que le chemin de fer transcontinental était pas encore complété dans ce temps-là.

On s'est rendus à Winnipeg. On a débarqué du train, puis on a été reçus par M^{gr} Taché puis le père Lacombe, eux autres qui étaient venus nous mettre ces idées-là dans la tête. Mon père était assez impressionné! Puis ils nous ont envoyés à Saint-Norbert. Et c'est de là qu'on est partis en convoi vers la Montagne Pembina. C'est là qu'on allait s'établir parce qu'il y avait déjà des Canadiens français dans la région depuis 1870. Il nous a fallu 3 semaines pour arriver.

Moi, j'étais jamais sortie de mon village au Québec. J'en revenais pas de voir le paysage. C'était tellement différent avec le ciel immense puis l'horizon à perte de vue. Chez nous, il y avait des trembles, pis des bouleaux, pis des érables à sucre. Ici, rien, pendant des milles puis des milles. On suivait une grande *trail*. Puis plus on approchait, plus on voyait des collines au loin. Moi, tout ce que je connaissais, c'était des pics puis des crans avec de la roche en masse. Puis là, il y avait tout cet espace! C'était tellement grand que j'avais du mal à attraper mon souffle.

Toutes nos affaires étaient empilées sur des chariots tirés par des chevaux. Y'avait des grandes toiles par-dessus pour les protéger du vent et de la pluie, parce qu'on voyageait au printemps. On se suivait les uns les autres à la queue leu leu. Le soir, on s'arrêtait pour camper sous les étoiles ou bien, quand on était chanceux, un fermier le long de la route nous offrait un refuge pour la nuit. Dormir dans la grange, c'était tout un luxe.

À cette époque là, j'comprenais pas pourquoi maman bougonnait du matin jusqu'au soir: pourquoi qu'elle était pas heureuse comme papa, tout excitée de ce qu'on vivait? Hum... ça m'a pris du temps, mais je la comprends maintenant! Quand on vit pas ce qu'on voudrait vivre, c'est bien dur de faire semblant d'aimer ça.

Une fois, Gabrielle m'a posé la question. Elle m'a demandé : «Maman, as-tu l'impression des fois d'être une étrangère dans ta vie?» Sur le coup, ça m'a insultée. Une fille bien élevée est

pas supposée dire des choses pareilles à sa propre mère! Je me suis calmée un peu puis, quand j'y ai pensé une minute, il faut bien que j'avoue qu'elle avait mis le doigt sur quelque chose qui me tirait pas mal en dedans. Oui. Honnêtement, j'aurais fait comme Gabrielle, si j'avais eu le choix. J'aurais pensé à moi un peu plus. Savez-vous ce que j'aurais vraiment voulu faire dans la vie? J'aurais donc aimé ça, être une musicienne. (*Elle rit, un peu gênée*) J'aurais fait le tour du monde, rencontré des gens intéressants, puis on m'aurait dit tout le temps: «Vous êtes tellement talentueuse, Mlle Landry!» C'est fou que je rêve encore à ça. Faut bien croire que je pense que j'aimerais ça, être quelqu'un de mieux que Mme Roy qui fait son devoir de mère et d'épouse.

Je sais pas si Léon aurait voulu une autre vie, lui. C'est certain que, quand le nouveau gouvernement conservateur de Borden l'a mis à la retraite de son emploi d'inspecteur des colonies en 1915, là j crois bien qu'il aurait voulu être quelqu'un d'autre. Avant, avec son travail, il était quelqu'un de respecté, mon Léon. Il faisait partie des gens importants de Saint-Boniface. Dans ce temps-là, les francophones catholiques de Saint-Boniface étaient bien vus dans tout l'ouest du pays. Puis ça grouillait dans les environs. Il y avait des commerces, des journaux, des petites industries puis, bien sûr, l'archevêché, notre grande fierté.

Léon aidait du monde qui venait du Québec, mais aussi de la Belgique, de la Pologne, de la Russie – les Doukhobors – puis aussi de l'Ukraine, puis j'en oublie. Imaginez... changer de pays! Ces pauvres gens-là le voyaient un peu comme leur sauveur. C'était un poste de prestige, vous comprenez. Pour lui et pour toute sa famille.

On a pu se construire cette belle maison à Saint-Boniface. Les enfants manquaient de rien. Les filles ont été pensionnaires chez les religieuses. Elles étaient toujours bien propres, avec des vêtements que je leur confectionnais... j'suis bien bonne en couture. Ça me dérangeait jamais de veiller tard la nuit pour finir mes travaux, parce qu'il y avait toujours quelqu'un pour remarquer le petit manteau d'Anna ou la robe de Bernadette.

J'avais le temps de visiter les voisines, suffisamment d'argent pour faire les courses et même la chance de voyager. Léon avait

un laissez-passer gratuit sur les lignes de chemin de fer. Je me suis pas gênée pour l'utiliser.

(Se dirige vers l'escalier)

La première fois que je suis retournée au Québec, ça faisait 23 ans que j'y étais pas allée. J'en ai profité pour faire un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré, puis j'ai même pris le temps d'aller voir les sœurs de mon mari. Elles étaient pas mal surprises de me voir débarquer. Il faut dire qu'elles avaient pas eu de nouvelles de leur frère depuis qu'il leur avait tourné le dos et qu'il était parti dans l'Ouest. Pas une lettre, pas un mot.

Je les avais jamais vues non plus. Ça fait que je me tenais les fesses serrées, puis je faisais bien attention de juste leur dire les bonnes affaires: que leur frère était un employé du gouvernement qui brassait des affaires importantes. Ça m'a fait du bien, parce que j'ai pu voir enfin d'où il venait, mon mari. Puis j'ai cessé de m'imaginer que sa famille, c'était une bande de malveillants puis de voyous. C'est du bon monde, comme nous autres.

Gabrielle, elle, a fait bien des reproches à son père de son vivant. Elle voyait bien qu'il était pas comme les Landry, puis ça la dérangeait beaucoup. Ça la dérange encore d'ailleurs. Dans ma famille, on est bien ricanoux, puis on essaye de prendre la vie avec un grain de sel. Les Roy, eux, ils sont pas comme ça. Ce qui fait que son père était un homme sérieux, pas trop porté à faire des foleries. Puis ses sœurs, elles sont bien pareilles comme lui.

Ça me fait de la peine qu'elle a connu son père triste puis souvent fâché. Quand elle est venue au monde en 1909, Léon avait déjà quasiment 60 ans. Elle se souvient pas de lui, fier, fringant, déterminé, mais moi, je m'en souviens.

Quand il a quitté Saint-Isidore-de-Dorchester sur la rive sud du Saint-Laurent, juste en face de Québec, c'était pour de bon. Il y est jamais retourné. Il est parti de la maison à 13 ans. Il en parlait jamais, ça fait qu'on peut rien que se faire des idées sur ses raisons. Il était peut-être en chicane avec sa famille. Tout ce que je sais, c'est qu'il était pas trop proche de ses parents. Il s'est débrouillé tout seul dans la vie. Il a appris les affaires sur le tas, puis il est allé travailler dans les chantiers en Nouvelle-Angleterre, où son frère Majorique était déjà.

Y'en a qui allaient aux États juste pour gagner assez d'argent pour s'installer sur une terre au Québec, mais mon Léon, lui, il tenait absolument à aller s'installer dans l'Ouest. Il avait pensé à son affaire. Il avait pour son dire que, si les religieux étaient bien installés déjà, ce serait pas trop difficile de développer une sorte de «nouveau Québec» ici, dans une province bilingue. Il rêvait grand, mon Léon!

Il est venu au Manitoba avec 2 de ses frères, en 1883. Léon avait un gros avantage sur tout le monde: il savait lire et écrire, puis en plus il parlait l'anglais. Une fois établi, c'était le temps de se trouver une femme... puis c'est moi qu'il a choisie, Mélina Landry. Il avait 36 ans, moi 19. Ben oui, 17 ans de différence. Moi, je voulais vivre ma vie, puis Léon était peut-être pas une jeunesse, mais il était énergique, beau, plein d'idéal. Alors, j'ai dit oui. Puis je l'ai pas trop regretté. Léon, il a été un bon mari quand même.

C'est bien certain qu'il faisait un travail très exigeant, puis, quand il rentrait à la maison après des semaines sur la route à régler les problèmes de tout le monde, il était pas toujours patient avec nous autres, puis avec Gabrielle. Il se fâchait facilement, parce qu'il était tellement fatigué. Il voulait du calme. On comprend ça.

(Elle gravit quelques marches de l'escalier qui mène au premier étage, puis se tourne vers les spectateurs et s'appuie sur la balustrade)

Des fois, je regarde ma Gabrielle, puis son emploi d'institutrice, puis toute la vie devant elle, puis je me demande ce qu'elle va faire avec tous ses rêves. Je le sais que c'est plus une petite fille. Puis je le sais qu'elle va partir. Elle me l'a dit. J'étais pas mal fâchée, quand j'ai su que c'est ça qu'elle complotait, enfermée dans sa chambre pendant des heures. Puis elle veut pas juste s'en aller vivre de l'autre côté de la rivière, chez les Anglais. Bien non! Elle veut s'en aller dans «les Europes». Voulez-vous bien me dire qu'est-ce qu'elle va trouver de mieux là-bas qu'ici, hein? Ils parlent assez pointu qu'on a de la misère à les comprendre! *(En changeant de ton)* Mais ils ont de la belle culture, faut leur donner ça.

(Elle s'adresse au public)

Tant qu'à attendre puis à rien faire, montez donc avec moi à l'étage... on continuera de jaser. Je vais en profiter pour vous montrer le beau chapeau que Gabrielle puis moi on a trouvé chez Eaton au centre-ville. Eaton, c'est notre plus grand magasin à Winnipeg. Puis je m'en confesse devant le Saint-Esprit, cette place-là va me faire damner. J'en ai eu des chicanes avec Léon à cause de Eaton. Voyez-vous, Léon a toujours été près de ses cents. Alors, si j'avais le malheur de dépenser un peu d'argent une semaine parce que j'avais trouvé une vente extraordinaire de dentelle ou de tissu pour une robe, il me faisait payer la facture deux fois en me chicanant puis en me boudant pendant des journées complètes. Même avant qu'il perde son emploi, quand il faisait des bonnes gages, il me disait: «T'es bien trop dépensière. Tu vas nous mettre dans la misère. Le Bon Dieu va te punir, tu vas voir». Puis je lui répondais que le Bon Dieu avait bien d'autres chats à fouetter qu'une pauvre mère de famille qui venait de faire une «maususse» de bonne affaire. J'ai jamais réussi à le faire changer d'avis, ça fait que j'étais rendue que je lui disais pas que j'allais au magasin. Et je lui avouais surtout pas combien les choses que je ramenaient avaient coûté.

Moi puis Gabrielle, on aime encore ça aller magasiner. On part de bonne heure le matin puis on traverse le pont Provencher à pied. Il faut passer par la rue Water qui nous fait toujours un peu peur. C'est rempli de guenilleux puis d'ivrognes, vu que c'est proche de la gare de chemin de fer. Puis là on arrive sur la grande avenue Portage, avec les édifices tellement impressionnants qu'ils nous donnent le vertige rien qu'à les regarder. Même quand j'ai presque pas d'argent au fond de ma sacoche, j'aime tellement ça me sentir comme une voyageuse dans la grande ville.

On se gêne pas de parler français, mais il y a toujours du monde pour se retourner puis nous regarder de travers comme si on commettait un crime. Les jours où je me sens un peu plus brave, je me mets à parler encore plus fort. (*En riant*) Une fois Gabrielle puis moi on a même chanté bien fort, puis en français, en marchant sur le trottoir. Rien que pour les faire enrager! Ça dépend de nos humeurs. Mais la plupart du temps, je reviens fâchée, humiliée ou juste déçue quand j'ai pas trouvé ce que je veux au prix que je veux.

J'aime ça aller chez Eaton avec Gabrielle parce que, voyez-vous, j'ai bien de la misère avec l'anglais. J'ai beau essayer de parler puis de faire des gros efforts, ils me comprennent jamais du premier coup. J'ai jamais réussi à l'apprendre comme il faut. Je baragouine puis j'ai jamais l'air intelligente quand il faut que je demande mes affaires en anglais. Ça m'enrage quand je suis pas capable de trouver des vendeuses qui parlent français chez Eaton. Il y en a bien quelques-unes, presque toutes des femmes que je connais, puis je suis prête à attendre qu'une soit libre pour me servir, mais, Sainte-Bénite!, il me semble qu'on est assez de francophones juste de l'autre côté de la rivière pour mériter un peu plus de considération. Ça les dérange de nous parler dans notre langue, mais ils sont toujours contents de ramasser notre argent par exemple! Quand je perds patience, Gabrielle leur parle en anglais, mais c'est bien par obligation.

Même si on aime ça aller se promener en ville, c'est toujours un soulagement de rentrer chez nous. Quand je vois le clocher de la cathédrale, je me sens déjà mieux.

Il me semble que j'oublie quelque chose. Bien oui, le chapeau! Je voulais vous montrer le chapeau!

(Elle prend délicatement le beau chapeau placé sur la commode)
Regardez-moi ça. Y'es-tu assez beau! J'avais pas les moyens mais comment voulez-vous dire non à une merveille comme ça! Ah! mais c'est pas pour moi. C'est pour Gabrielle! Ça lui va tellement bien.

(À elle-même en se grattant la tête) Qu'est-ce que je voulais faire d'autre? C'est pas drôle de vieillir. Je passe mon temps à oublier des affaires.

Ah! oui. Je veux amener ma catalogne en voyage. Elle est bien confortable pour s'asseoir dans l'herbe quand on fait des pique-niques. Je l'ai serrée dans le grenier l'été passé. *(Elle grimpe l'escalier qui mènera les spectateurs au grenier)*

Même à mon âge, j'ai des papillons dans le ventre en pensant que je vais m'en aller passer une couple de semaines chez mes frères Zénon puis Excide à Somerset. Quand le printemps arrive, c'est comme si la terre m'appelle puis c'est pareil quand c'est le temps des récoltes. Moi, je viens d'une famille d'agriculteurs. Quand mes parents se sont installés dans ce coin-là parce qu'ils avaient

pas d'argent pour acheter une terre proche de Winnipeg, ils ont fait une bonne affaire. C'était moins cher, puis il y avait de la place pour s'étendre là-bas. Gabrielle puis moi, on va passer du temps-là depuis qu'elle est toute petite. Bien sûr, avant on allait avec Clémence chez ma mère qui nous recevait à bras ouverts puis qui faisait toujours du spécial pour Gabrielle. Puis par après, on a commencé à aller chez Excide, mon frère. Quand il a vendu la maison paternelle, ça m'a fait de quoi! J'en avais des souvenirs dans notre vieille maison. Mais il voulait quelque chose de plus moderne, quelque chose à son goût sur une terre neuve.

Excide, il a perdu sa femme Luzina bien trop jeune. On l'aimait tellement Luzina. Elle était bonne comme le bon pain. Alors, depuis 10 ans, j'essaie d'aider autant que je peux, surtout que c'est ses filles, Léa puis Éliane, qui ont dû tout prendre sur leurs épaules. Elles étaient juste des adolescentes quand leur mère est morte, les pauvres. Toute une croix à porter, je vous en passe un papier. Alors, ils sont tous bien contents de me voir arriver. J'aide aux travaux des champs puis aux affaires de maison.

Je me fatigue plus vite maintenant, mais je peux quand même en faire assez pour gagner ma pitance. Il y a tellement de choses à faire: labourer, puis ensemer au printemps, faucher, puis moissonner plus tard dans la saison. Les repas, le ménage, le lavage, la vaisselle puis les conserves en automne. Mais, quasiment tous les soirs, même si on est morts de fatigue, Excide sort son violon puis il nous joue des *reels* de notre enfance au Québec.

(S'assoie près de la lucarne)

Je vous dis que ma Gabrielle, elle en a passé des heures à rêvasser devant cette lucarne. Elle pouvait être là sans bouger, puis c'est comme si le Saint-Esprit s'emparait d'elle. Elle avait son petit regard perdu, comme dans un rêve. Ça m'a toujours rendue un peu triste. Dans la vie, c'est pas en rêvant qu'on fait des affaires. Ça prend bien du travail, puis bien des déceptions, puis bien des recommencements pour arriver quelque part. Je la vois toute grandie maintenant, puis toute indépendante, puis toute belle puis intelligente. J'ai l'impression qu'elle va me rajouter des cheveux gris, parce que je le vois dans ses yeux qu'elle se

prépare une vie pas comme les autres. Ça me fait de la peine parce que je me sens trop vieille pour la perdre.

(Regarde à nouveau par la lucarne)

J'ai beau regarder aussi loin que je peux, j'ai bien l'impression que Gabrielle arrivera pas avant le souper. Je vous garderais bien à manger, mais j'ai promis à ma voisine d'aller faire un chemin de croix à la Cathédrale avec elle avant le souper. On se reprendra, si vous voulez bien. Je vais aller vous reconduire, comme de la vraie visite.

(Redescend au premier étage)

Gabrielle arrête pas de me dire de me reposer, que j'en fais trop pour tout le monde. Mais je me reposerai bien quand je serai 6 pieds sous terre (*elle se signe de la croix*) mais pas tout de suite, mon Doux Jésus! J'ai encore bien trop de choses à faire avant d'aller rencontrer mon Sauveur.

Je pense que ça la surprend que je rêve encore à mon âge. Comme si on pouvait arrêter ça! (*elle se pointe le cerveau du doigt*) J'aurais pas pu passer au travers de tout ce qui m'est arrivé dans la vie si j'avais pas été capable de rêver un peu.

Ma Gabrielle est en train de décider ce qu'elle va faire de sa vie. Puis ça m'inquiète. C'est bien sûr qu'elle a un bon emploi pour le moment. D'ailleurs, c'est la seule de tous ses frères et sœurs à avoir un emploi permanent ces jours-ci, en pleine Dépression. Les compagnies mettent le monde à la porte, parce qu'y a pas de travail. Mais qu'est-ce qui va se passer si elle continue à s'entêter à vouloir devenir une actrice ou bien un écrivain? Voyons donc! Y'a pas d'avenir là-dedans, même quand t'as bien du talent. Puis, quand t'es une femme en plus! Vaut mieux pas trop y penser. J'me gêne pas pour lui dire qu'elle serait bien mieux de rester institutrice, ici, à Saint-Boniface. Ça, c'est un travail respectable, puis des institutrices, on en aura toujours besoin.

Je dis pas qu'il faut qu'elle rentre dans les ordres religieux comme sa sœur Bernadette ou même qu'elle se trouve un mari au plus tôt, si c'est pas ça qu'elle veut faire tout de suite. Mais il faudra bien qu'elle se décide à fonder une famille, un jour. Puis elle rajeunit pas, elle non plus.

Même si elle pense qu'il faut courir le monde pour inventer des histoires, elle a rien qu'à m'écouter une couple d'heures. J'en aurais pour elle des histoires qui se passent ici même à Saint-Boniface.

Justement, la voisine m'a raconté que la fille des Desrosiers de la rue Bertrand puis le p'tit Deniset avaient... Ah! ben... me voilà qui recommence à manger mon prochain. Il va falloir que j'aille à la confesse ce soir avant les vêpres.

(En indiquant la direction de la porte)

Bien là, je crois bien que je vais vous laisser. Nos affaires s'empaqueteront pas toutes seules! Puis demain va venir vite.

Merci bien pour la visite. Je manquerai pas de le dire à Gabrielle. Elle en reviendra pas de vous avoir manqués, mais moi, ça m'a fait tellement plaisir de vous jaser un peu. Gênez-vous pas de revenir bientôt. Salut bien!

(Elle s'en retourne vers l'escalier et monte au deuxième)

FIN

* * * * *

Née au Québec, **Suzanne Kennelly** a sillonné le pays pour finalement planter ses racines professionnelles et personnelles au Manitoba en 1986. Elle a récemment complété une palpitante carrière de 28 ans à titre d'animatrice à Radio-Canada. Au fil des ans, elle a tenu à développer et à nourrir sa passion pour le théâtre et la littérature en créant des œuvres dramatiques pour le Cercle Molière et la Maison Gabrielle Roy. Elle a aussi écrit des nouvelles, fait de la mise en scène et joué au théâtre. «La visite chez Mélina» est une commande de la Maison Gabrielle-Roy de Saint-Boniface, qui permet aux visiteurs d'enrichir leur expérience de la visite de la résidence familiale de cette grande auteure canadienne que fut Gabrielle Roy.